À Pigalle, l’Hôtel des Peintres cultive l’esprit d’une maison de collectionneur

Par **Yan Bernard-Guilbaud**

Publié le 17/09/2026 à 08h30, mis à jour le 24/09/2026 à 15h40



Derrière une façade sans ostentation, l’Hôtel des Peintres joue la carte d’une pension de famille rêvée, entre jardin caché, vitraux anciens et fantômes du Paris romantique. *Mathieu Salvaing*

À Paris et à deux pas de la place de Clichy, Abel Nahmias ouvre un hôtel de 17 chambres pensé comme une maison d’art, entre jardin secret, vitraux anciens et marbre rose. Visite en avant-première.

Il y a d’abord cette absence de circulation, presque déroutante. Rue de Bruxelles, entre Pigalle et la place de Clichy, Paris semble avoir rangé ses klaxons. Pas une voiture, pas le grondement impatient des bus qui remontent vers Montmartre, pas même le souffle continu de la circulation pourtant toute proche. L’hôtel voisine avec une école primaire ; en ce matin de septembre, les seuls bruits qui montent sont les voix des enfants dans la cour, leurs courses,

leurs cris aigus, les éclats de rire qui rebondissent sur les façades. Une bande-son de quartier, vive et légère. Abel Nahmias sourit : « *Moi, ce que j'aime bien, c'est l'école. Les enfants qui se marrent et qui jouent. C'est sympa.* »

Derrière la porte du 38, rue de Bruxelles, son nouvel hôtel cultive cette même idée d'un Paris encore habité. L'Hôtel des Peintres ne cherche ni le décor instagrammable ni le palace miniature sous stéroïdes. Avec ses 17 clefs seulement, son jardin intérieur et son salon à la lumière basse, il ressemble plutôt à la demeure d'un collectionneur qui aurait passé des années à chiner avant de décider, un matin, d'ouvrir ses portes. Le dossier de presse revendique d'ailleurs moins un hôtel qu'une « maison d'art », pensée comme une demeure privée.

« *Ce n'est pas un projet fait avec la rentabilité en tête*, ose franchement le producteur de cinéma, également propriétaire du Trianon et de l'Élysée-Montmartre. *Je suis allé au bout d'une idée.* » Une idée très parisienne, et un peu déraisonnable : faire ici une maison de peinture, de tissus et de souvenirs, sans céder au minimalisme hôtelier ni au luxe uniformisé.

Un chantier qui a dévoré le calendrier

Lorsque Abel Nahmias s'est lancé dans le projet, l'adresse n'avait plus grand-chose de la pension de famille qu'il rêvait de ressusciter. Plus prosaïquement, le lieu abritait encore il y a quelques années le Clichy Hotel, un établissement sans étoile : en 2016, une liste d'hébergements le proposait à 55 euros la chambre simple. Les documents d'urbanisme évoquaient alors un hôtel de tourisme de 22 chambres, avant une restructuration lourde du bâtiment. « *Il n'en restait que les murs* », résume Abel Nahmias. Tout ou presque a dû être repris, déplacé, recomposé, fabriqué. Le chantier, annoncé pour une durée bien plus courte, a finalement pris le double du temps prévu. La date d'ouverture initialement envisagée a glissé ; chaque finition en appelait une autre, chaque choix de matière ouvrait une nouvelle série de questions.

C'est le piège heureux des lieux qui veulent donner l'impression d'avoir toujours existé. « *On croit y être, et il reste encore neuf mois.* » La formule raconte assez bien l'hôtel lui-même : une addition de petits riens très travaillés, précisément conçus pour ne jamais avoir l'air démonstratifs.



Les vitraux anciens du XVIIIe siècle ont été ressertis sur mesure. *Mathieu Salvaing*

Les vitraux anciens du XVIIIe siècle, par exemple, ont été ressertis sur mesure afin de filtrer la lumière et d'adoucir l'exposition. Ils colorent doucement le vestibule, donnent aux murs une profondeur d'aquarelle et installent dès l'entrée l'impression d'une maison déjà patinée. « *L'idée, c'était que l'on puisse imaginer tourner ici un film d'époque* », glisse le propriétaire. Chez lui, la formule n'est pas qu'une image.

Dans les pas des peintres

Le lieu prend d'abord racine dans son quartier. La Nouvelle Athènes, avec ses hôtels particuliers, ses ateliers, ses artistes et ses écrivains, dessine depuis le XIXe siècle l'une des géographies sentimentales les plus fécondes de Paris.

L'hôtel va toutefois plus loin dans son propre récit : selon l'histoire reconstituée par ses propriétaires, le bâtiment aurait abrité à la fin du XIXe siècle une pension de famille fréquentée par de jeunes élèves des académies Julian et Colarossi, attirés par la proximité de Pigalle et de son marché aux modèles. Une filiation séduisante, qu'il convient encore de prendre comme le récit historique de la maison plutôt que comme une certitude documentée.

La géographie artistique alentour, elle, est bien réelle. Émile Zola vécut de 1889 à sa mort au 21 bis de la même rue, sa dernière adresse parisienne : il y résidait lorsque parut *J'accuse…!* dans *L'Aurore*, le 13 janvier 1898. Hector Berlioz mourut quant à lui en 1869 au 4, rue de Calais, laquelle débouche sur la place Adolphe-Max, aujourd'hui bordée par le square qui porte son nom. Monet, Mallarmé ou Vuillard appartiennent à cette même constellation artistique que l'hôtel convoque volontiers.

Mais plutôt que d'en faire un musée à thème, les propriétaires ont préféré laisser cette histoire infuser. Une gravure dans l'escalier, un portrait oublié, une esquisse au fusain, une lumière de travers sur un tissu profond : une trentaine de tableaux originaux, patiemment achetés chez des antiquaires et en salles des ventes, jalonnent la maison. L'escalier devient une galerie domestique, à regarder comme on le ferait chez des amis plutôt que dans un musée.

L’art de la fausse évidence



L’Hôtel des Peintres cultive l’esprit d’une maison particulière parisienne, entre objets chinés, tissus précieux et œuvres anciennes. *Franck Bohbot*

Pour imaginer cet hôtel, Abel Nahmias a retrouvé Antoine Fontaine, scénographe qui a travaillé notamment pour l’Opéra royal de Versailles et La Scala de Milan, mais aussi au cinéma sur *Vatel* ou *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola. À ses côtés, l’architecte Agathe Chabolle a travaillé les volumes et les circulations. Le parti pris commun tient en peu de mots : rien ne doit paraître neuf, alors que presque tout l’est.



Avec seulement 17 chambres, l'Hôtel des Peintres joue la carte de l'intimité et d'un décor patiné, imaginé par Antoine Fontaine et l'architecte Agathe Chabolle. *Mathieu Salvaing*

Nahmias avait déjà fait appel à Antoine Fontaine après l'incendie de l'Élysée-Montmartre, dont la reconstruction avait été menée dans un esprit inspiré des premières architectures métalliques. Ici, le décorateur ne décore pas tant qu'il construit une vraisemblance.

Les banquettes ont été fabriquées au Portugal ; velours et soieries viennent notamment de Lelièvre, Pierre Frey et Manuel Canovas ; les abat-jour, réalisés entièrement à la main par Anne Sokolsky, ont la délicatesse légèrement surannée de pièces de haute couture. Dans les chambres, de taille contenue, la sensation n'est jamais celle d'un espace réduit mais d'un volume composé. Le marbre *breccia pernice rosso*, rouge veiné de rose, donne aux pièces d'eau une chaleur immédiate et la robinetterie est signée Herbeau. Très chic. Poignées, textiles, miroirs et mobilier semblent avoir été choisis les uns après les autres, comme dans une maison aménagée avec lenteur.



Les tissus viennent notamment des maisons Lelièvre, Pierre Frey et Manuel Canovas. *Mathieu Salvaing*

« *Ce sont clairement des matériaux de cinq-étoiles* », assure Abel Nahmias, sans pour autant vouloir franchir le seuil du classement supérieur. Le choix du quatre-étoiles est assumé. « *Le cinq-étoiles, c'est trop compliqué : les critères, les surfaces, le restaurant…* » Avec 17 chambres, l'équation économique n'est déjà pas celle d'un hôtelier classique. Les tarifs annoncés, entre 230 et 450 euros selon les dates, inscrivent pleinement l'adresse dans la montée en gamme du 9e arrondissement.

Le jardin, le goûter et le reste



Autre élément fort : un jardin intérieur de 50 m², particulièrement inattendu ici, prolongé par une véranda. Petit déjeuner le matin, puis salon-bar en fin de journée. *Mathieu Salvaing*

La surprise se cache au centre de la maison. Un jardin intérieur de 50 m², clos de murs et ouvert au ciel, fait entrer une respiration presque campagnarde dans ce morceau dense du 9e arrondissement. Une fontaine s’y fait entendre ; derrière la véranda, feuillages et ferronneries prolongent cette impression d’être momentanément sorti de Paris.



L’hôtel est porté par Abel Nahmias, producteur de cinéma et propriétaire de plusieurs lieux de spectacle historiques du secteur Pigalle–Nouvelle Athènes. *Mathieu Salvaing*

« *En fin de journée, une lumière dorée vient se poser sur le jardin* », raconte Abel Nahmias. Le petit déjeuner se prendra face aux feuillages ; le soir venu, le salon changera de registre pour accueillir un verre de vin ou un cocktail. Pas de restaurant, mais des cakes maison à l'heure du thé. Pas davantage de conciergerie à rallonge : la maison lui préfère un « Guide du flâneur », remis aux clients, avec notamment le musée de la Vie romantique et le musée Gustave-Moreau parmi ses échappées parisiennes. « *J'aimerais que le côté maison crée une dynamique un peu différente, que les gens se parlent davantage et se sentent un peu chez eux* », conclut Abel Nahmias. Toute la difficulté sera désormais de préserver cette impression de maison habitée lorsque les voyageurs auront définitivement remplacé les artisans.

L'ambition peut sembler modeste à l'heure où les hôtels se rêvent en clubs, en restaurants ou en lieux d'événements. C'est peut-être précisément sa force. À l'Hôtel des Peintres, le luxe n'est pas d'en faire toujours plus. Il consiste à entendre, dans un jardin de Pigalle, des enfants jouer sans qu'aucun moteur ne vienne couvrir leur bruit.

***L'Hôtel des Peintres**, 38 rue de Bruxelles, 75009 Paris. Tél. : 01 89 56 31 00. Hoteldespeintres.fr*

Le contenu de cet article a été rédigé de manière indépendante par la rédaction. Lorsque vous effectuez une réservation via nos liens partenaires, Le Figaro peut percevoir une commission.
